

Conférence du Général d'Armée
Gilbert FORRAY (cr)

à l'Association des Membres de
l'Ordre des Palmes Académiques
(AMOPA)

Grand salon de la Sorbonne. 28.2 2003

"LA ROUTE de YORKTOWN",

Quand "les armes de la France affranchissaient l'Amérique "
(Colonel de Gaulle)

19 Octobre 1781 : dans une clairière, près de Yorktown, les troupes américaines et françaises forment la haie : arrivent les troupes anglaises, drapeaux roulés, tambours battants de façon lugubre : en tête, le major-général O'Hara, qui remplace son chef Cornwallis incapable de supporter une telle épreuve, vient face aux généraux : Washington, Rochambeau, La Fayette.

O'Hara descend de cheval et présente son épée en direction de Rochambeau. L'aide de camp de ce dernier, Mathieu-Dumas, indique courtoisement la direction de Washington.

Les Anglais forment les faisceaux, rendent leurs armes, et partent en chantant : "The World turned upside down " :

" Le monde tourne à l'envers ! "

Scène significative : le geste de O' Hara signifie bien que ce sont les Français qui sont les auteurs de cette victoire décisive, et que c'est à eux que les Anglais souhaitent se rendre.

Scène symbolique aussi, car c'est Washington qui est le "Commandant en Chef"¹. Quant au chant des "tuniques rouges", il indique le caractère extraordinaire d'une scène où l'on voit les soldats de Sa Gracieuse Majesté se rendre à des insurgents !²

Mais pour en arriver là, il a fallu suivre une longue route, depuis le premier choc sanglant de Concord en 1775, jusqu'à la clairière de Yorktown.

Ce sont, les principales étapes de cette longue route que je voudrais d'abord rappeler.

J'évoquerai ensuite quelques figures qui ont illustrées ce conflit.

Enfin, je vous inviterai sur la route de Newport à Yorktown, jusqu'au tableau final, les victoires de la Chesapeake et de Yorktown, qui ont décidé du sort de la guerre..

* *

Quelles sont les origines du conflit ?

Les colons américains sont citoyens anglais. Ils ont beaucoup donné et combattu, Washington le premier, dans la guerre qui a opposé la France et l'Angleterre pour la possession du Canada. Cette guerre se termine en 1763. Or la métropole londonienne a le monopole du commerce, taxe les produits, vote les lois, alors que les colons américains ne sont pas représentés au Parlement de Londres.

Ne pas être taxés, être représentés au Parlement, telles sont les revendications premières de colons qui se sentent anglais et ne réclament pas, au départ, l'indépendance. C'est l'intransigeance des Anglais, qui va pousser les Américains à la revendiquer.

Il faut ajouter un fait quelquefois méconnu : il n'y a pas 10 millions d'Anglais, à cette époque, mais il y a déjà 3 500 000 "colons" américains. C'est une proportion considérable : Londres n'a pas compris ce qu'elle portait en germe, ce qui arrive aux colonies lorsque les colonisés sont plus nombreux que les colonisateurs.

¹ d'où le titre, depuis, des Présidents des Etats-Unis.

² L'histoire réserve des surprises : O'Hara sera fait prisonnier par Bonaparte au siège de Toulon et échangé contre le fils de Rochambeau prisonnier, lequel avait succédé au beau-frère de Napoleon à Haiti. Mathieu Dumas sera Intendant -général de la Grande Amée en Russie, et Cornwallis signera en 1763 les préliminaires du Traité d'Amiens établissant provisoirement la paix entre la France et l'Angleterre....

A quoi ressemblera ce conflit ?

Non pas à une guerre terrestre "en surface", dans l'immensité de l'arrière-pays, mais un conflit où le contrôle des estuaires, des bras de mer qui plongent profondément dans le continent, la Delaware, la Chesapeake; la possession des ports, Boston, Newport, New-York, Philadelphie, tiennent un rôle essentiel. Car la marine anglaise peut, par la mer, transporter rapidement ses troupes d'un point à un autre, tandis que les Américains, qui n'ont pas de marine, doivent passer par l'intérieur. On comprend dès lors que ce sera l'intervention victorieuse de la marine française qui conduira à la victoire.

- 1773 : les Américains jettent une cargaison de thé à la mer,

- 1775: Combats sanglants à Lexington et Concord, Washington est nommé Commandant en Chef de la "Continental Army".

Les Américains envahissent le Canada. Pourquoi le Canada ? Parce que c'est une menace sur leurs arrières, et que la possession de l'axe Montréal-New-York par les Anglais couperait le territoire américain en deux, séparant Boston de Philadelphie, le nord du sud. Les Américains prendront Montréal, mais échoueront devant Québec, d'ailleurs partiellement défendu par les anciennes milices françaises rappelées par les Anglais. Finalement ils se replieront.

1776 : les Anglais prennent New-York. Les premiers volontaires français arrivent en Amérique, Beaumarchais crée une Compagnie pour exporter de l'armement.

Et le 4 juillet 1776, c'est la Déclaration d'Indépendance Américaine, que sonne " Liberty Bell", la cloche de Philadelphie.

Juin 1777 : La Fayette débarque aux Etats- Unis, les Anglais prennent Philadelphie, tandis qu'une importante armée anglaise descend du Canada pour donner la main à celle qui remonte depuis New York : la moitié de l'armée américaine est coincée entre les deux. Si la manoeuvre réussit, la situation des insurgents est désespérée, les Anglais auront gagné la guerre, ce dont ils ne doutent pas un instant..

C'est alors que survient le premier tournant décisif de cette guerre : le coup de tonnerre de Saratoga. Les Anglais éloignés de leur base de départ canadienne comme, ironie de l'histoire Montcalm en sens inverse presque au même endroit, 19 ans plus tôt, harcelés sur leurs arrières, voyant la saison d'hiver arriver, sont bloqués et doivent se rendre au nombre de 7000 ! L'armement français, expédié par Beaumarchais a contribué à la victoire.

Conséquence capitale, la France, dont le soutien a été jusqu'ici indirect, décide de s'impliquer officiellement dans le conflit : ce sera la signature

des traités d'alliance et de commerce³ avec les Etats-Unis, signés à Paris, le 6 février 1778, suivis de l'entrée en guerre contre l'Angleterre.

La France enverra des escadres en Amérique, celle de d'Estaing, de Guichen. Les résultats de seront pas décisifs, mais ils ne seront pas négligeables en obligeant l'Angleterre à disperser ses moyens.

La France projettera d'envahir la Grande Bretagne. Elle rassemblera en 1778 en Normandie 40 000 hommes, recommencera en 1779, contraignant l'essentiel de la Royal Navy à rester en Europe. Ces tentatives avorteront car la marine française, mal secondée par l'Espagnole, ne pourra garder la maîtrise de la Manche. Tant et si bien, d'ailleurs, que l'on peut avancer aujourd'hui, que c'est en 1779 que s'est véritablement scellé le sort de Napoléon.

Enfin, en 1780, tandis que la situation des Américains est compromise, ce sera le départ du corps de Rochambeau, puis en 81, celui de l'amiral de Grasse et l'aboutissement, les victoires décisives de la Chesapeake et de Yorktown.

J'ai conscience d'avoir résumé à l'excès. On peut, à bon droit me dire : vous n'avez pas développé le rôle important de l'Amiral d'Estaing en 1778, de l'escadre Guichen en 1780, ni mentionné toutes les batailles qui, sur terre, jalonnent le combat des Américains,, Savannah, Camden etc. C'est vrai : mais j'ai voulu faire ressortir les deux phases de la guerre :

- Première phase : 75-78 : avant Saratoga et le traité d'alliance : soutien indirect français, officieux, matériel moral et financier, envoi de volontaires ;

- Deuxième phase : 78-81 : après le traité d'alliance et la déclaration de guerre : intervention et soutien direct en Europe, et en Amérique.

Je vous propose d'en suivre les péripéties à travers la silhouette de quelques-uns des hommes qui ont été les acteurs principaux de cette épopée.

* *

A tout seigneur tout honneur : Washington.

Grand, 1m90, imposant, un peu lourd, l' embonpoint déjà installé, il a 43 ans quand débute la guerre d'indépendance américaine.

³ Un traité secret d'alliance, et un traité ce commerce

43 ans ! Ce n'est pas un débutant ! Propriétaire terrien, il possède à Mount Vernon, en Virginie - c'est déjà un peu le sud - une belle maison, dominant le Potomac, qu'il aménagera et qui est aujourd'hui " site historique national américain ". On dit souvent que son métier initial est arpenteur : en fait c'est une sorte d'ingénieur géographe, ce qui n'est pas sans signification, quand plus tard, il fera appel aux ingénieurs militaires français, sortis de l'Ecole de Mézières : du Portail, qui sera le Commandant du Génie Américain, qui lui doit encore aujourd'hui sa devise "We Try " ; Lenfant, le premier concepteur de la future capitale Washington ; Koziusko, qui sort de Mézières, et aura trois nationalités : polonaise, américaine, française...

Ses débuts militaires, Washington les a fait contre les Français. En 1754, dans le Haut- Ohio, a lieu l'incident connu dans l'histoire sous le nom de "Fort Necessity". Français du Canada et Anglais se disputent le contrôle de la région. Washington est anglais et commande un fort détachement des milices provinciales américaines.. Un Officier parlementaire français, Coulon de Jumonville est tué dans des conditions pour le moins contestables. Les Français réagissent et, Washington, jeune major de 23 ans, est obligé de se rendre aux Français avec ses 400 hommes, ses canons et son drapeau. Il avait perdu 86 hommes tués au cours du combat. Ce ne sont pas des choses faciles à oublier !

La question se pose donc : quels sont les sentiments de Washington par rapport aux Français ? Pour ma part, je dirais que, protestant, austère, républicain, représentant de la jeune bourgeoisie américaine différente de l'anglaise mais profondément marqué par ses origines, Washington n'a rien qui puisse le rapprocher effectivement de la société française, royaliste, brillante, légère, catholique. Seul point de rapprochement, il est franc-maçon comme l'est, à l'époque, une partie de la noblesse française, à commencer par le futur Philippe-Egalité, qui en sera Grand-Maître.

Le grand mérite, le mérite historique de Washington est triple :

- Premier mérite : avoir montré une fermeté et une ténacité exemplaires pendant ces 7 longues années, plus fertiles en défaites qu'en victoires ! Pour se convaincre du stoïcisme de Washington, il faut visiter Valley Forge, où les débris de son armée vont passer l'hiver 77/ 78. Quelques milliers d'hommes, mal vêtus, se chauffant par groupes de 8 dans des cabanes en bois...Des déserteurs par centaines... Pourtant, Washington tiendra...

Mais Saratoga, direz-vous, qui a changé le cours de la guerre ? Eh bien justement, Saratoga, n'est pas l'oeuvre de Washington, mais de l'un de ces rivaux Gates

Deuxième mérite : avoir su résister aux multiples cabales, oppositions, divisions du Congrès, gouvernement multicéphale où les partisans d'un accord à l'amiable avec les Anglais agissent plus ou moins ouvertement.

Enfin, troisième mérite : n'étant guère sentimentalement favorable aux Français, avoir su de façon réaliste et pragmatique s'accorder avec eux, puisque leur intervention était indispensable, les écouter au moment de la Chesapeake et de Yorktown.

Washington, au départ de cette aventure n'aimait probablement guère les Français : mais il aimait La Fayette !

* *

La Fayette ! Personnage extraordinaire et décevant ! Extraordinaire : Il a 21 ans lorsqu'il débarque aux Etats-Unis, avec un contrat signé à Paris par le représentant américain Silas Deane, avec le grade de major-général : général de division ! Bien entendu les Américains lui ont donné ce grade en raison de sa proximité avec la famille royale, et n'imaginent pas un instant qu'il puisse en exercer les fonctions...

La Fayette a quitté la France dans des conditions un peu rocambolesques : "*je suis venu ici sans permission, sans autre approbation que celle du silence* ", écrit-il à sa femme Adrienne de Noailles. C'est une définition proche de la vérité !

"*Sans permission*" : c'est vrai, il est officier et a quitté son régiment. Quand il reviendra en France, en 1779, pour plaider la cause insurgents, mais aussi pour participer au débarquement en Angleterre qui n'aura pas lieu, il est toujours général américain, et mais aussi colonel français, le Roi lui infligera 8 jours d'arrêts !

"*Sans autre approbation que celle du silence* "... Oui, mais quel silence ? Celui de ceux qui n'ont rien su, ou celui plus vraisemblable de ceux qui ont laissé faire... ? Difficile d'imaginer, en effet, que Sartine, ministre de la marine et ancien contrôleur général de la police n'ait rien su...

Peut-être certains membres de la famille ne sont-ils pas fâchés de voir cet écervelé de Gilbert de La Fayette, aller se faire les griffes ailleurs ? D'autres sont intéressés, tel Charles de Broglie, ancien chef du secret de Louis XV, qui aime bien avoir des pions partout et a des projets personnels en ce qui concerne l'Amérique...

Toujours est-il, que notre homme débarque en Amérique, rallie à la bataille de la Brandywine une colonne américaine en déroute, est blessé trois mois après son arrivée, est soigné "*comme son fils* " sur ordre direct de Washington ému et conquiert l'amitié vraie de ce dernier en quelques mois.

Plus étonnant encore, il va se révéler, sur le terrain, un vrai chef de guerre ; courageux, près de ses hommes, habile à faire une guerre qu'il n'a pas

apprise, commandant effectif d'une division américaine, commandant à des généraux américains, jouant un rôle important dans la victoire de Yorktown.

Personne ne croyait à une telle transformation de ce jeune homme, timide, un peu gauche, le front fuyant, les épaules étroites. C'est pourtant lui, dont de multiples villes ou villages portent le nom qui va rester le symbole de l'intervention française en Amérique.

La Fayette, officier volontaire français n'est d'ailleurs ni le premier, ni le seul. Ils seront une centaine, certains par idéal, d'autre par esprit d'aventure, d'autres recrutés par les Américains en raison de leurs compétences particulières.

Après un tel début dans la vie, on pouvait attendre de La Fayette une carrière fulgurante et dominante dans l'histoire française. Rêveur, romantique avant la lettre, peu réaliste, La Fayette avait cru voir dans la société américaine la société idéale. Mais il était profondément royaliste, et la Révolution, l'Empire, la Restauration, l'avènement de Louis- Philippe l'écartèleront entre des convictions auxquelles il restera fidèle et la réalité humaine et politique.

Napoléon le jugera en termes de pouvoir, avec cynisme, en comptant ses qualités pour des défauts : "c'est un niais ", disait-il...

Il est vrai que ce "niais" n'a jamais su prendre le pouvoir, mais il a laissé une grande trace dans l'histoire des relations entre la France et les Etats-Unis.

* *

Allons à Versailles !

Versailles, le Roi ! Louis XVI a 22 ans au moment de la déclaration d'Indépendance ! Il est marié depuis 6 ans à Marie- Antoinette, et c'est seulement dans un an que le mariage sera consommé...C'est un brave homme, intelligent, très cultivé, épris de paix, mais incapable de suivre les conseils de Louis XIV à son fils lorsqu'il écrivait : *" C'est à nous, mon fils, de choisir ce qu'il faut faire en effet, et ce choix là j'oserais de dire que nul autre ne le fait mieux que nous, car la décision a besoin d'un esprit de maître, et il est sans comparaison plus facile de faire ce que l'on est, que d'imiter ce que l'on n'est pas. "*

Or Louis XVI est né roi, mais ne l'est pas devenu, ne sachant pas imiter ce qu'il n'était pas : un décideur !.

Il a cependant dans l'affaire américaine un réel mérite : passionné par les choses de la mer, il contribue à développer une marine capable de se mesurer à la Royal Navy, celle qui sera victorieuse à la Chesapeake.

Il n'a évidemment aucune sympathie pour les insurgents américains, et perçoit très bien ce qu'il y a de dangereux, même de paradoxal, pour un roi à soutenir des insurgés contre un autre roi, "son cousin", des insurgés qui veulent fonder une république ! Comme l'écrit plus tard Thiers : "*la Providence, dans la profondeur de ses desseins, a bien fait de ne découvrir que le présent à l'homme !*"

Aussi s'en remettra-t-il à d'autres pour déterminer sa position, le vieux Maurepas, mais aussi et surtout Vergennes.

* *

Vergennes est un homme un peu gris, sérieux, effacé, travailleur, que d'aucuns estiment fort médiocre mais qui a une idée fixe et des principes, qui vont déterminer la politique française dans les affaires d'Amérique.

L'idée fixe, c'est qu'il faut se venger de l'Angleterre, et du désastreux traité de Paris qui a mis fin à la guerre de 7 ans. Il n'a, cela va sans dire, aucune sympathie pour les insurgents. Mais les soutenir lui paraît une excellente occasion pour nuire aux Anglais et les écarter du continent.

Quant aux *principes*, ils sont simples :

- premièrement : ne jamais voir la France encerclée comme au temps de Charles- Quint,

-deuxièmement : ne jamais se trouver en Europe face à une coalition rassemblant les acteurs principaux : Autriche, Prusse, Angleterre, Russie. En fait, éviter ce qui, plus tard, entraînera la chute de Napoléon.

- En définitive maintenir l'équilibre en étant l'arbitre.

Pour cela, les armes du XVIIIème siècle sont de trois natures : la marine, les armées, et les mariages, ces derniers étant souvent plus efficaces que les moyens militaires.

Les circonstances sont à cet égard favorables : pas de danger coté Autriche : le Roi est marié à la fille de l'Impératrice. Pas de danger du coté de l'Espagne : un Bourbon règne à Madrid : c'est le "Pacte de famille ". Prusse et Autriche se neutralisent dans leurs rivalités territoriales. Quand à Catherine II, elle pense plutôt aux Turcs.

Tout converge donc pour s'occuper de l'Amérique. Argument supplémentaire : cela permettra de garantir la sûreté des îles à sucre, et la liberté des mers et du commerce.

On le voit : La Fayette raisonnait en termes d'idéal. Vergennes en termes de politique et de commerce.

Existait-il un homme qui devinait l'importance de la révolution américaine et ses conséquences à terme, c'est à dire l'émergence d'une nouvelle et considérable grande puissance ?

La réponse est : Beaumarchais.

* *

Beaumarchais est un gredin mais un gredin génial. Si l'on trouve le mot trop fort, on lui préférera celui d'aventurier. Il a tout fait : horloger, maître de musique des filles du roi, agent secret. Il va en Angleterre récupérer des documents compromettants pour le Roi que détient le Chevalier d'Eon. Il feint de le prendre pour une femme, ce qui est invraisemblable... Encore lui qui va en Autriche essayer de récupérer d'autres documents mettant en cause la Du Barry. A un noble de vieille souche qui lui demande avec mépris quels sont ses titres de noblesse, il répond avec insolence : *Moi,, monsieur, je les connais, j'en ai la quittance dans ma poche "*.

Il écrit le barbier de Séville. On peut y reconnaître une transposition de son aventure américaine

-Figaro, mais c'est lui Beaumarchais, qui sait tout faire, se transformer, servir d'intermédiaire.

-Ce vieux gâteux de Docteur Bartholo : mais c'est l'Angleterre qui veut tenir en esclavage la belle Rosine, dans laquelle vous devinez naturellement la jeune république américaine

-Et le Comte Almaviva : mais c'est la France, qui à la fin de la pièce roulera l'Angleterre et épousera la jeune Amérique

-Quant à Basile, l'air de la Calomnie : ce sont tous les autres, tous ceux qui sa vie durant ont méprisé Beaumarchais.

Or, à coté de tout cela il y a un autre Beaumarchais, qui écrit au roi, à Vergennes, aperçoit le destin de l'Amérique, en termes de politique, et par instant de haute politique.

" Sire, la fameuse querelle entre l'Amérique et l'Angleterre qui va bientôt diviser le monde et changer le système de l'Europe impose à chaque Puissance la nécessité de bien examiner par où l'évènement de cette séparation peut influencer sur elle ou lui nuire..."

Enfin, il y a l'exportateur d'armes : Beaumarchais crée une compagnie "*Roderigue et Hortalès* " installée au numéro 51 de l'actuelle rue Vieille de Temple, à l'Hôtel des Ambassadeurs de Hollande. Il affrète plus de 40 navires, en change les noms, dissimule les destinations selon les circonstances. Il achète au rebut un vaisseau armé de 50 canons,"*le Fier Roderigue* ", exporte plus de 20 000 fusils, 200 canons.

Bien entendu, derrière lui, il y a Vergennes... Beaumarchais compte faire son bénéfice sur le fret retour... Ce ne sera guère le cas et les Américains régleront une partie de leurs dettes à la famille longtemps après sa mort...

* *

La liste de ces quelques silhouettes serait incomplète sans Benjamin Franklin.

Franklin a 70 ans lorsqu'il débarque en France, les cheveux longs sur l'arrière d'un crâne dégarni, habituellement vêtu d'une redingote marron délavée, de gros souliers aux pieds. Cela fait partie de sa simplicité naturelle, qui est celle de la jeune République, mais aussi d'un fin calcul.

Comme l'écrira plus tard avec humour madame Campan, première femme de chambre de Marie- Antoinette, et plus tard première surintendante des maisons d'éducation de la Légion d'honneur de Napoléon " *il parut à la cour vêtu comme un cultivateur américain. Cette nouveauté charma toutes les têtes vives des femmes françaises* ".

Franklin a derrière lui une grande réputation de scientifique, de politique et de philosophe.

Cela ne l'empêche pas de fort s'intéresser au sexe féminin. Reçu dans la bonne société des Lumières, chez madame Helvétius veuve du philosophe, à l'actuel 59 de la rue d' Auteuil, il en tombera amoureux et la demandera en mariage. Celle-ci sollicitera l'avis de Turgot. Ce dernier en fût humilié, car il avait été jadis un soupirant de la jeune future madame Helvétius. Celle-ci déclina l'offre en lui disant : "Mon bon ami, restons comme nous sommes..."

Franklin résidait encore à Londres en 1775. Il est profondément Anglais, et ne se résoudra au parti de l'indépendance que devant l'intransigeance des Anglais, de leur Roi Georges III obstiné, médiocrement intelligent (qui mourra en 1820, atteint de folie incurable depuis 10 ans).

Aussi Franklin tiendra-t-il un double langage fort habile :

- *Aux Français* : dépêchez vous de venir nous aider, sans quoi nous allons nous arranger avec les Anglais.

- *Aux Anglais* : dépêchez-vous de vous entendre avec nous, sinon les Français vont venir.

Ce double langage atteindra son but : les Français viendront, et les Américains concluront avec les Anglais une paix séparée que le traité d'alliance excluait pourtant formellement.

J'ajouterai que le secrétaire particulier de Franklin, le Docteur Bancroft était un agent britannique, qui allait régulièrement déposer ses renseignements derrière un arbre de l'actuel Cour la Reine. On ne le découvrit qu'au siècle suivant....

* *

Nous voici donc en 1780. La guerre dure depuis 5 ans.

Les Américains sont épuisés.

Un officier français, que les instructions appellent "*gallo-américain*" se tient à Brenton Point, un petit cap qui commande la rade de Newport.

Il a reçu les ordres suivants : je cite :

" se tenir dans la partie à la portée de la grande mer, dans une vigilance continuelle, ayant toujours à ses ordres quelques barques légères et plusieurs pilotes prêts à partir aussitôt qu'on apercevra au large un assez grand nombre de voiles pour faire juger que c'est le convoi français... Les mots de reconnaissance seront Saint-Louis et Philadelphie...."

Rien ne prouve, en effet, que ces voiles ne sont pas anglaises, car la Royal Navy est partout le long des côtes d'Amérique.

Eh bien, non, elles sont françaises !

Le 12 juillet 1780, l'escadre de l'Amiral de Ternay entre donc en rade de Newport, portant à son bord 6 000 hommes, sous les ordres du Lieutenant-Général Comte de Rochambeau.

Le *Duc de Bourgogne*, vaisseau amiral, le *Jason*, le *Conquérant*, l'*Eveillè*, le *Neptune*, l'*Ardent* et le *Magnanime* carguent leurs lourdes voiles et jettent leurs ancres dans des gerbes d'écume. Ils sont suivis de 36 bâtiments de commerce, d'où débarquent le lendemain l'élite des régiments de France : *Bourbonnais*, *Soissonnais*, *Saintonge*, *Royal Deux- Ponts*, *Hussards de Lauzun*, *Auxonne*, avec ses 80 pièces d'artillerie. Les grands noms participent à l'expédition : Laval-Montmorency, Custine, Lauzun, plus tard Saint Simon,

Vauban, les deux Vioménil, dont l'un sera tué plus tard le 10 août 1792 en défendant les Tuileries, Chastellux de l'Académie Française...

Soixante et onze jours plus tôt, un jeune capitaine avait regardé avec tristesse les vaisseaux quitter les côtes de France : il n'avait pas trouvé de place à bord.

Il s'appelait Louis Alexandre Berthier. Il allait tout de même réussir à rejoindre Rochambeau par Saint-Domingue avec son frère, et prendre des notes qui nous permettent aujourd'hui de suivre avec précision la route qui conduira les Français de Newport à Yorktown et à la victoire.

Au même moment, un jeune garçon de 11 ans, modeste et mal à l'aise, était pensionnaire à l'Ecole Militaire de Brienne.

Il s'appelait *Buonaparte*.

Le capitaine Berthier n'aurait pu imaginer qu'il serait un jour, Maréchal, Prince de Neuchâtel et de Wagram, Chef d'Etat-Major de ce petit garçon devenu Napoléon, Empereur des Français !

Sortilèges de l'Histoire !

Mais revenons à Newport : Pour le corps de Rochambeau, les *logisticiens* avaient bien travaillé : les navires transportaient 2.650 000 livres de munitions, 25 000 boulets, 4 000 bombes, 15 000 quintaux de farine, 2250 quintaux de lard, 6 000 capotes, 10 000 paires de souliers, 3 000 pintes d'eau de vie, 4 000 de vinaigre, des couvertures et des bracelets pour les Indiens, des briques pour construire des fours à pain, de la toile pour les guêtres, du fil, des aiguilles.

Il fallut cependant attendre un an avant que le corps de Rochambeau puisse intervenir effectivement. Pourtant, la situation des Américains est grave : Washington écrit à l'Ambassadeur de France, La Luzerne en septembre 1780 :

" Je n'ai pas besoin d'arguments pour vous convaincre des extrémités où nos affaires s'achèment et de la nécessité de les soutenir... Vous savez que, si nous sommes seuls, nous serons impuissants à chasser les Anglais, même à arrêter leur marche."

Pourquoi cette inaction ? Tout simplement pour les mêmes raisons qui nous ont fait perdre le Canada, et perdront Napoléon plus tard : l'infériorité maritime française et la dispersion de ses moyens entre les différents théâtres d'opération, sans choix stratégique regroupant tous les moyens sur une opération prioritaire.

Or, vous le savez, le "ba/ba " de toute stratégie est de forcer l'adversaire à disperser ses moyens, tandis qu'on parvient à regrouper les siens. Il

faudra attendre l'arrivée de l'escadre de l'Amiral de Grasse avec 20 vaisseaux pour pouvoir, enfin, se mesurer aux Anglais en Amérique et permettre la victoire de Yorktown.

Alors, pendant un an, les Français occupent Newport, fraternisent avec les Américains, s'entraînent sous l'oeil sévère et paternel de Rochambeau. En parcourant aujourd'hui les rues du vieux Newport, on remarque les plaques apposées sur les murs des maisons, qui rappellent le séjour des Français : Rochambeau à Vernon- House dans Clarke and Mary Street,, en face à Robert Stephens- House les aides de camp, Damas, Fersen qui a voulu mettre l'Atlantique entre lui et les rumeurs pour son attachement à la Reine. Dans l'Eglise est enterré l'Amiral de Ternay qui n'a pas supporté cette longue attente.

Les Anglais rôdent au large : ils n'attaquent pas dans les premières semaines : après, c'est trop tard, Newport est fortifié.

Mais le printemps arrive, et tout va changer.

Ceux qui, ici, ont eu, j'ose le dire, la chance d'effectuer leur service militaire se rappellent sans doute la méthode suivie pour comprendre la fonctionnement d'un fusil : " Un coup vient de partir, position initiale des pièces, la culasse est verrouillée le percuteur est dans la chambre etc.";

Si vous le permettez, c'est cette méthode que je suivrai pour bien comprendre l'extraordinaire suite d'événements qui vont conduire à la victoire de Yorktown.

1) Rochambeau est à Newport, à 350 kilomètres de New-York avec une escadre de 6 vaisseaux qui l'amené l'année dernière.

2) L'Amiral de Grasse est à Saint Domingue, à 3 500 kilomètres de Newport, où il a conduit un convoi de 140 voiles avec une vingtaine de vaisseaux. Sur place une forte garnison française de 3 500 hommes ;

3) Washington est devant New-York, avec une dizaine de milliers d'hommes, face à la garnison anglaise qui en compte 13 000.

4) Les Escadres anglaises sont partagées entre les Antilles et les côtes de New-York.

5) Le tiers de l'armée anglaise est en Virginie, sous Cornwallis. à 500km au sud de New-York

6) Face à elle, La Fayette, avec des Américains et sa division de Virginiens, contient très habilement Cornwallis par une sorte de guerre de guérilla.

Par quel miracle, par quelle divine intuition, par quelle chance aussi, tout ce beau monde va se rassembler au jour et à l'heure dite autour de Yorktown, c'est ce que je vais tâcher de rapporter maintenant.

Le 25 mai 81 Washington et Rochambeau confèrent ensemble à Wethersfield à mi chemin de New York et de Newport. Washington voudrait attaquer New York, objectif politique, tous moyens français et américains réunis. Rochambeau préférerait l'option sud, militaire, en Virginie, autour de la Chesapeake, où opèrent 7 000 Anglais. Il estime qu'une attaque de New York est hasardeuse.

C'est le moment de parler de Rochambeau. Agé de 56 ans, ce qui est "vieux" pour l'époque, il a derrière lui une carrière impressionnante : cornette à 17 ans, colonel à 22, brigadier à 31, il a fait toutes les campagnes de la guerre de 7 ans, a été blessé plusieurs fois, a participé à plus de 20 sièges. C'est un homme calme, pondéré, passionné de son métier, très proche de ses soldats.

A La Fayette qui s'impatiente de l'inaction, il écrit" *C'est toujours fort bien fait, mon cher Marquis, de croire les Français invincibles. Je dois vous confier un grand secret : d'après mon expérience de 40 ans, il n'y en a pas de plus aisés à battre quand ils ont perdu la confiance de leur chef⁴ et ils la perdent tout de suite quand ils ont été compromis à l'ambition particulière et personnelle ; J'ai jugé que la chaleur de votre âme et de votre coeur avait un peu échauffé le flegme et la sagesse de votre jugement... Conservez cette dernière qualité là dans le conseil et réservez la toute première pour le moment de l'exécution..."*

Quel style : on savait écrire, en ce temps là !

Washington ne se laisse pas convaincre de la pertinence de l'option sud. Mais peu importe, puisque quelque soit l'hypothèse choisie, les Français devront rejoindre les Américains au nord de NewYork. Il faut donc, sans tarder, qu'ils quittent Newport et rejoignent Washington.

Le 9 juin le corps français commence son mouvement. En partant Rochambeau confirme par lettre à Grasse son choix de l'option sud, et lui demande d'embarquer des troupes en partant de Saint-Domingue.

C'est la première phase : , Newport, Philippsburg (banlieue nord de New York): elle est parcourue à un rythme d'enfer : 350 kilomètres en 15 jours, soit 23 km/jour et même 28 si l'on retire les jours de pause. Les hommes sont chargés : 60 livres par homme, sans compter les 9 kg du fusil et les munitions.

⁴ Rochambeau a-t-il voulu écrire "en" leur chef ?

Il fait chaud, très chaud : on marche la nuit et au petit matin. Les ordres du Médecin -Chef Coste, le futur Premier Médecin de la Grande Armée de Napoléon, sont précis: " *couper l'eau d'un peu de vinaigre, boire lentement à petites gorgées, après s'être rincé la bouche à plusieurs reprises, à l'étape changer de chemises, et de chaussures, se savonner les pieds à l'eau froide, les durcir éventuellement avec de l'alcool.*"

Rochambeau a donné ses ordres : « *pas de maraude, payer tout ce que l'on consomme, vérifier la tenue de la troupe avant de traverser les villages* »

Les officiers marchent à pied en tête de leur troupe., le cheval n'étant utilisé que pour l'exercice de leur commandement. Chaque compagnie a droit à 1500 livres de bagages, 12 wagons pour un régiment..

Berthier a décrit avec minutie chaque étape assortie d'un croquis : par exemple : 2ème jour, 20 juin 1781 : de Watermans -Tavern à Plainfield 15 miles, départ 4 heures, arrivée 11 heures, mauvais chemins, des chariots se renversent, l'artillerie n'arrivera qu'à minuit. L'armée marche en quatre divisions : Rochambeau, les frères Vioménil, Custine, la cavalerie de Lauzun couvre les flancs. Difficultés de fourrage. Le soir, musique et danse, les femmes sont jolies... "

Le 6 juillet on est à Philippsburg, 30 km au nord de l'emplacement des "Twin Towers ".

Jonction avec les Américains de Washington. Prise d'armes et revue commune. On s'admire : les Français la simplicité des Américains, les Américains la discipline et l'équipement des Français !

On ne sait toujours rien de l'escadre de Grasse. Washington, maintenant son intention, décide de tâter les défenses de New York. On se bat dans Harlem, dans le Bronx, on reconnaît les défenses anglaises.

Mais le 28 juillet, Grasse écrit à Rochambeau pour lui dire qu'il quittera Saint-Domingue pour la Chesapeake le 3 août avec 3 500 hommes que le gouverneur de Saint-Domingue, Liliacourt, lui prête gracieusement et provisoirement.

Heureux temps, si l'on peut dire, où il n'y a pas de radio, où il faudrait 3 mois pour poser la question à Versailles et recevoir la réponse...Et voici que Grasse et Liliacourt, dont la postérité retient à peine le nom, prennent leurs responsabilités et décident, sans le savoir, du sort d'une guerre... Saluons les !

Cette lettre, Rochambeau ne la recevra que le 15 août, et la montrera à Washington dès le lendemain. La discussion a, semble-t-il été vive mais celui-ci a l'intelligence et la capacité de s'adapter aux circonstances. Adieu l'attaque de New

York, que l'on continuera à "masquer" mais en vérité choix de l'option française, le sud.

C'est un pari car on ne sait pas, où est, en réalité, Grasse !

Alors, sans perdre un instant, Américains et Français font un crochet vers le Nord pour franchir l'Hudson, contourner New York, et redescendre sur Philadelphie.

Le franchissement de l'Hudson se fait sous la protection des forts où est installée aujourd'hui l'Académie militaire de West Point, en un endroit où le fleuve est plus étroit. Il dure 5 jours, car il faut transborder les chevaux, l'artillerie, les wagons qui portent munitions et vivres.

C'est maintenant la deuxième phase de la marche : 160 kilomètres en 10 jours et l'arrivée à Philadelphie.

Là, le 4 septembre, de nouveau, un grand défilé franco-américain devant le Congrès, les généraux. Réception à l'Ambassade de France.

Mais où est Grasse ? On n'en sait toujours rien. L'inquiétude est grande...

On l'apprendra le lendemain : Dieu soit loué ! Grasse est à la Chesapeake !

Mais ce que l'on ne sait pas, c'est que au même moment, commence la bataille navale victorieuse de la Chesapeake qui va sceller le sort des Anglais à Yorktown.

Désormais, pour Washington et Rochambeau ce qui est capital c'est de rejoindre la Virginie, Williamsburg et Yorktown le plus vite possible. Grasse, prévenu, dépêche des navires, qui remontent la véritable mer intérieure qu'est la Chesapeake. La cavalerie, les Américains, une partie des Français embarquent à Elk, à Baltimore, à Annapolis.

La cavalerie, 1500 chevaux, 800 boeufs, 220 chariots et wagons franchissent le Potomac près de l'emplacement de l'actuel Pentagone à Washington. La cavalerie de Lauzun fonce vers le sud.

Le reste, c'est à dire le convoi lourd, sous le commandement de Berthier continue avec les chevaux d'artillerie, les chariots et wagons traînés... par des boeufs transportant les vivres et les munitions. Ce convoi a parcouru 350 km en 17 jours, soit à la moyenne de 20 km/ jour !

Au total, ceux qui auront effectué la totalité de la route depuis Newport auront parcouru la distance de Brest à Marseille.

* *

Mais revenons vers l'Amiral de Grasse.

Grasse, un homme qui, disent ses marins " mesure 6 pieds de haut en temps normal et 6 pieds et un pouce au combat " a commencé à naviguer à 12 ans comme page de Malte ! A 58 ans, il a bourlingué et combattu contre les Anglais sur tous les océans, a connu la défaite du cap Sicé en 1744, celle du Cap Ortéga en 1747 où il est grièvement blessé et fait prisonnier par les Anglais. Les batailles navales, il connaît : le tir à bout portant de milliers de canons entre deux lignes de vaisseaux, l'échange de plusieurs dizaines de milliers de boulets, des centaines de morts et de blessés par les balles, les boulets, les éclats de bois, qui lardent, déchiquettent les corps, le sang qui ruisselle dans les ponts, la sciure répandue pour n'y point glisser, la fumée, l'odeur de la poudre.

Il est de cette génération de marins, qui après celle de Louis XIV, Tourville, Duguay-Trouin, est celle qui sous Louis XVI a laissé des noms dans l'histoire : La Motte Picquet, La Pérouse, du Chaffault, Suffren...

Que se passe-t-il donc sur l'océan ?

Une partie d'échecs extraordinaire ! Grasse a quitté Saint-Domingue le 3 août. Son adversaire Hood qui l'a appris, se lance à sa poursuite et arrive à la Chesapeake le 28 août : pas de Français!

Hood raisonne logiquement " *je suis parti derrière, ils sont donc devant : ils font voile vers New York* " ! *Américains et Français vont donc attaquer New York : je marche au canon !*

Il continue donc sa poursuite vers le nord !

Ce que ne sait pas Hood, c'est que Grasse a pris le chemin des écoliers en suivant les côtes, et que lui, Hood, ayant pris le chemin direct les a doublé sans le savoir!

Donc quand Grasse arrive à la Chesapeake, pas d'escadre anglaise, elle est libre ! Il s'y installe, débarque les troupes venues de Saint-Domingue, qui prennent aussitôt contact avec La Fayette, décide d'envoyer des frégates chercher les Américains et les Français à Elk et Annapolis !.

Les 8000 Anglais de Cornwallis sont maintenant bloqués dans la souricière de Yorktown.

L'escadre anglaise remonte jusqu'à New York, ne voit pas les Français et pour cause, comprend que les Français sont en train de bloquer Cornwallis et renforcée par l'escadre de Graves... redescend vers la Chesapeake.

Là, les deux escadres se rencontrent : 24 vaisseaux de ligne français, contre 19 britanniques : 1794 canons français contre 1500 anglais !

Le combat lui-même n'est pas déterminant, quelques vaisseaux endommagés de part et d'autre, 340 tués et blessés, 220 chez les Français, mais le résultat l'est : le soir les Anglais rompent le combat. Les deux flottes s'éloignent ensuite parallèlement en naviguant vers l'est.

Les Anglais ont l'avantage du vent, ils pourraient reprendre le combat : ils ne le font pas....

Le cinquième jour, le 11 septembre, Grasse vainqueur revient à la Chesapeake. Les Anglais renoncent et repartent vers New York pour y chercher des renforts terrestres, en vue de débloquent Cornwallis.

Mais nouveau miracle : en arrivant à la Chesapeake Grasse trouve l'escadre française qui vient de Newport. Elle est passée derrière les Anglais pendant qu'ils se battaient avec les Français et livre l'artillerie de siège.

Dés le 13, la cavalerie de Rochambeau, commandée par Lauzun arrive à proximité à Williamsburg. Le 17 Grasse, Rochambeau et Washington se rencontrent sur la "Ville de Paris" le vaisseau amiral.

Cornwallis est complètement encerclé.

Le siège de Yorktown peut commencer, mais il faut se hâter car la flotte anglaise peut revenir. Et vous verrez qu'elle reviendra : 5 jours trop tard !.

* *

Yorktown est un petit bourg d'une quarantaine de maisons, installé sur une hauteur, qui domine la York-River, affluent de la Chesapeake.. De l'autre coté de la rivière, quelques maisons à Gloucester.

Le village, ceinturé par dix redoutes est tenu par 7000 anglais : le tiers de ce qu'ils ont, à terre, en Amérique.

On sait aujourd'hui pourquoi Cornwallis, qui est un général habile, est venu se faire enfermer dans cette mauvaise position, une véritable souricière. Parce que son chef, Clinton à New York, a eu peur d'être attaqué par Washington

et Rochambeau et qu'il lui a prescrit de se regrouper là, pour que l'escadre britannique vienne le chercher ou y puiser des renforts.

Le village est entouré par des marais de deux cotés. Aujourd'hui, c'est un site historique national américain, un bourg coquet, une immense clairière, piquetée de pancartes sur lesquelles on peut lire les emplacements des diverses troupes : le parc d'artillerie de d'Aboville, le PC de Rochambeau, les emplacements des régiments, Bourbonnais, Saintonge, Gâtinais etc. Un monument rappelle l'action et le sacrifice des Français, une colonne de la victoire domine le bourg.

Le siège sera mené de la façon la plus classique : on ouvre une première parallèle, on approche l'artillerie, puis une deuxième parallèle, enfin on donne l'assaut.

L'artillerie française de d'Aboville joue un rôle déterminant : elle est équipée du système de Gribeauval, qui sera celui de l'artillerie de Napoléon : la rapidité et la précision des pièces réduit au silence l'artillerie anglaise.

Le 14 octobre, on décide d'attaquer à la tombée de la nuit les redoutes 9 et 10 en bordure de la York-River. Leur conquête par les alliés permettrait d'avancer encore l'artillerie et de tourner la défense par la droite.

Les Américains, sous le commandement de La Fayette, qui a du cependant céder la place d'honneur à Hamilton qui est "de jour", ancien aide de camp de Washington et futur ministre des finances des Etats-Unis, s'emparent de la 10. Les Français des régiments de Gâtinais et de Royal Deux- Ponts, 400 hommes, donnent l'assaut de la 9.

Ces redoutes existent encore aujourd'hui : des levées de gazon entourées de pieux. Les troupes d'assaut sont précédées de porteurs d'échelles et de scies, et au signal, 6 coups de canons rapprochés dans la nuit qui tombe, c'est l'assaut à l'épée et à la baïonnette au cri de "Vive le Roi" pour les Français. Les garnisons anglaises et allemandes - des Hessois - subissent de lourdes pertes, s'enfuient, où sont capturées. Les Français ont 46 tués.

Dés lors, la défense de Yorktown est sans espoir. Le 15 octobre les Anglais tentent une sortie qui échoue. Le 16, ils tentent de s'échapper par la rivière : nouvel échec...Le 17 un Officier anglais escorté de tambours se présente devant les tranchées alliées avec un drapeau blanc.

Pendant le siège, les Anglais avaient perdu 550 hommes, les Français 253, les Américains 130.

Le 19, Cornwallis se rend avec 7 251 soldats, 840 marins, 244 canons, 24 drapeaux, 8 000 fusils, 300 chevaux, et je passe sur le détail, 66. 000 livres de pain, 266. 000 cartouches... et 20. 000 livres de beurre...

Cinq jours plus tard, la flotte anglaise redescendait de New York avec 7 000 fantassins pour débloquer Cornwallis: elle apprend que celui-ci s'était rendu, et fait demi-tour.

Les Anglais venaient de perdre les batailles décisives de cette guerre : ils avaient perdu la guerre.

Certes elle durera encore 2 années, le temps de négocier, car les Anglais ont perdu tout espoir de pouvoir remonter la pente.

Elle sera encore douloureuse pour les Français, puisque, l'année suivante, Grasse sera battu à la bataille navale des Saintes et fait prisonnier. On le critiquera plus pour cette défaite, qui n'avait aucun caractère décisif, que pour sa victoire capitale de la Chesapeake. Il finit par en mourir. Son coeur est aujourd'hui dans l'église Saint Roch, rue du Faubourg Saint Honoré.

* *

Je voudrais, en conclusion, faire quelques remarques, sur la campagne de la Chesapeake et de Yorktown, et d'une façon plus générale sur la guerre d'indépendance américaine.

Il faut admirer la manoeuvre d'ensemble, conduite sans radio, sans satellites ! Réunir en un même lieu, au même moment, les Français venus de Newport après une marche harassante, leur artillerie rejoignant par mer, les Américains regroupés devant New York, de Grasse venu de France, embarquant au passage à Saint-Domingue, à 3500 kilomètres de la Virginie 3500 hommes, malgré la flotte britannique, est un exploit extraordinaire, réalisé :

-grâce à l'intelligence de Washington sachant se rallier au plan français,

- au talent diplomatique et militaire de Rochambeau pour le faire accepter,

- et surtout, à tout seigneur tout honneur, à l'esprit d'initiative de Grasse ralliant la Chesapeake avec des renforts,

- et enfin, ne les oublions pas, à l'endurance et au courage des soldats.

Avec les mots d'aujourd'hui, on dirait que ce fût *une première en matière de concentration stratégique interalliée et interarmées.*

La marche elle-même de Newport à Yorktown, condition du succès final, fût un exploit physique et militaire exceptionnel et constitue un remarquable exemple de *mobilité stratégique*.

Je pense que l'expérience de cette marche n'a pas été sans influence sur un homme comme Berthier, car c'est, par avance, une marche de type napoléonien.

Des hommes dont l'histoire retiendra le nom y ont participé : Eblé, simple sergent, héros malheureux de la Bérézina, Mathieu Dumas, futur Intendant-général de la grande Armée en Russie. Pichegru...

Napoléon lui-même ne s'y est pas trompé, puisque recevant plus tard Rochambeau devant ses généraux, il lui déclara :

- Monsieur le Maréchal, voici vos élèves...

Ce à quoi Rochambeau répliqua :

- Les élèves ont dépassé le maître...

Le " National Park Service " américain, avec l'autorisation du Congrès, étudie actuellement le classement de la route " Washington Rochambeau " en route et site historique national, comme c'est le cas pour le champ de bataille de Yorktown lui-même. Une telle réalisation ferait en quelque sorte pendant à la voie de la liberté qui va des plages de débarquement aux frontières de la France.

Une telle réalisation présente naturellement un grand intérêt pour la France, en rappelant sur place le rôle prépondérant que ses armes ont tenu dans l'indépendance américaine.

Que faut-il penser, en définitive de la politique française vis à vis de la guerre d'indépendance américaine ?

Question délicate, à laquelle on doit, selon moi répondre différemment selon le point de vue et la perspective où l'on se place.

Cette politique, inspirée par Vergennes, a contribué à la chute de l'ancien régime : elle a en effet financièrement coûté très cher.

Vergennes voulait effacer les traces du Traité de Paris et abaisser l'Angleterre. Il y a réussi. Mais Il ne voulait pas "abattre l'Angleterre", ce qui aurait ébranlé la notion d'équilibre européen qui lui était chère. Ce que faisant, il a, naturellement sans le savoir, crée les conditions lointaines de la chute de Napoléon.

Il n'a pas voulu reconquérir le Canada, estimant qu'un Canada anglais serait une pomme de discorde permanente entre Etats-Unis et Angleterre et contribuerait à écarter cette dernière de l'Europe.

On affirme souvent que les officiers et les hommes revenus d'Amérique, ont en quelque sorte ramené les ferments de liberté qui allaient contribuer à la révolution française. Une thèse remarquablement fouillée et exhaustive du Colonel Bodinier infirme cette opinion. Les officiers, volontaires ou appartenant au corps de Rochambeau ayant servi en Amérique appartenaient en majorité à la noblesse, puisqu'il était très difficile, voire impossible après l'édit de Ségur, d'accéder à ces emplois sans appartenir à la noblesse. Nombreux furent donc ceux qui, par la suite, émigrèrent, ou furent guillotins sous la terreur. La Fayette lui-même, qui avait salué les débuts de la révolution, dut quitter la France. Rochambeau échappa de justesse à la guillotine., Lauzun, devenu Général Biron, fût exécuté.

Quant aux sous-officiers et à la troupe, la même étude du colonel Bodinier montre qu'il n'y eut pas dans leur régiment, au moment de la Révolution, plus de soubresauts ou d'indiscipline que dans les autres unités.

L'indépendance américaine a joui d'un très vif courant de sympathie dans l'opinion et dans tous les milieux qui ont contribué à faire appeler ce siècle, le siècle des Lumières.

Les Américains, de leur côté, n'ont pas été réguliers vis du traité d'alliance qu'ils avaient signé en 1778. Celui-ci disposait qu'il n'y aurait pas de paix séparée. Ce fût pourtant le cas et Vergennes lui-même en fût indigné. Mais l'attraction née de l'héritage culturel, de la langue commune était trop forte pour que les liens de l'Amérique avec la France soient plus étroits que ceux tissés avec l'ancienne métropole.

En définitive, la France retira peu ou pas d'avantages de son intervention.⁵

Mais l'histoire ne s'est pas arrêtée, ni en 1781, ni en 1789... Et le "*La Fayette nous voici*" de Pershing en 1917, la libération de 1944, ne sont pas étrangers aux conséquences de la participation française à la guerre d'indépendance américaine.

Il reste, et c'est sur ce point que je voudrais conclure, à ne pas oublier les quelques 50 000 soldats et marins français qui participèrent à cette guerre, les 6 000 qui y laissèrent leur vie, et les dizaines de milliers qui furent blessés dans leur chair.

⁵ Comptoirs du Sénégal, d'Inde, St Pierre et Miquelon, droits de pêche à terre Neuve

Les uns et les autres ont joué un rôle décisif dans l'indépendance des Etats-Unis et écrit une des plus belles pages de notre histoire militaire. Cette histoire fait partie, plus qu'on ne le dit, de notre patrimoine national, et l'on aimerait que soit adoptée un jour en France et aussi aux Etats-unis la belle devise du Québec :

" Je me souviens "

Général d'Armée FORRAY (cr)
Ancien Chef d'Etat-Major
de l'Armée de Terre
Ancien Grand Chancelier
de la Légion d'honneur